

LA BARONNE.—Claire !

CLAIRE.—Traité si durement, sa colère fut terrible... J'avais cru le dominer... Soudainement il se transforma à mes yeux. Il m'apparut grandi de toute sa fierté et de tout son dédain. J'entrevis, alors, quel homme il était en réalité. J'eus une lueur de raison... Mais trop tard ! Il venait de rompre, de lui-même, et pour toujours, les liens qui nous unissaient.

LA BARONNE.—Mais le lendemain ?

CLAIRE.—Le lendemain, je tombai malade et je faillis mourir ! Si tu savais alors ce qu'il a été !... (*avec ravissement*). Pendant un mois, jour et nuit, il m'a disputée à la mort. Et si je suis encore vivante, c'est à lui que je le dois... Alors je ne sais ce qui s'est passé en moi... Je ne me suis plus retrouvée la même... Je revins à la vie avec d'autres sentiments, avec d'autres pensées. Était-ce de la reconnaissance pour ses soins, ou de l'admiration pour son caractère ? Mais j'étais attirée vers lui. Quand il n'était pas là, involontairement je le cherchais. Quand il était près de moi, je ne le regardais pas, et cependant je le voyais. Il était si sévère, si triste, que je n'osais lui parler. Oh ! s'il m'avait dit un mot, s'il m'avait seulement tendu la main !... Je me sentais si bien à lui, vois-tu, que je serais tombée dans ses bras.

LA BARONNE.—Tu l'aimais ?

CLAIRE.—Oui.

LA BARONNE.—C'était fatal. La femme n'aime réellement que l'homme qui s'est fait son maître... Plus Philippe s'est montré énergique et fier, et plus sûrement tu as été vaincue.

CLAIRE.—Oui ! Et il me faut subir toutes les conséquences de ma défaite : supporter la présence de cette Athénaïs qui se jette effrontément à la tête de mon mari... et ne pouvoir rien pour le lui arracher, n'avoir aucun droit de me défendre... Oh ! mais qu'elle prenne garde ! Si elle me pousse à bout... je ferai quelque folie qui nous perdra l'une ou l'autre.

LA BARONNE.—Non, non, point de folie : de la sagesse et de l'habileté ! Tu as commis une faute : il faut la réparer.

CLAIRE.—Et comment ?

LA BARONNE.—N'as-tu jamais eu la pensée d'aller à ton mari, et d'essayer de renouer les liens brisés ?

CLAIRE.—Je n'ai point osé. Songe que, vivant côte à côte nous sommes plus séparés que deux étrangers... Aller à lui, après l'avoir repoussé ?

LA BARONNE.—Il le faudra cependant. Un homme tel que ton mari n'aime qu'une fois, et pour toute la vie. Mais c'est un être de volonté, et tu ne le désarmeras qu'en l'humiliant devant lui.

CLAIRE (*avec élan*).—Oh ! j'y suis prête !... Mais s'il allait voir dans ma démarche un caprice nouveau ? (*Le baron paraît au fond et ramasse des cailloux sur la terrasse*).

LA BARONNE.—Aussi faut-il attendre une occasion favorable. Si elle ne se présente pas, nous la ferons naître. Et, tout d'abord, pour faire diversion, je vais aller me mettre entre notre chère duchesse Moulinet et ton mari. Tiens, regarde le baron... qui ramasse des cailloux, comme le petit Poucet... Voilà un mari stylé !... Baron, votre bras !

LE BARON (*descendant, des pierres à la main*).—A vos ordres, chère amie... C'est très curieux : les terrains

de Pont-Avesnes doivent contenir de l'alun. Il faudra que j'en parle à M. Derblay.

LA BARONNE (*avec attendrissement*).—Oui, baron, oui, vous êtes un ange, vous ! Et qui plus est, un ange savant.

LE BARON.—Oh ! c'est trop !

LA BARONNE.—Baisez ma main.

LE BARON (*tranquillement*).—Avec plaisir.

LA BARONNE (*à Claire*).—Tout à l'heure. (*Le baron sort en causant avec la baronne ; ils rencontrent le duc qui vient de la droite ; ils s'arrêtent un instant avec lui, puis disparaissent à gauche*).

SCÈNE V.

CLAIRE (*seule*).

Oh ! oui, je m'humilierai ! Et cela me sera facile et doux... Mais lui ? Consentira-t-il à me pardonner ? Quand on a aimé, comme il m'aimait, peut-on oublier ?

SCÈNE VI.

CLAIRE, LE DUC.

(*Il s'approche doucement de Claire*).

LE DUC.—Quand on a aimé profondément, on n'oublie jamais. (*Claire se retourne vivement*).

CLAIRE.—Que venez-vous chercher ici ?

LE DUC.—Vous ! (*Claire remonte vers la terrasse ; le duc l'arrête*). Oh ! restez, je vous en prie. Depuis quinze jours vous semblez vouloir m'éviter.

CLAIRE (*avec dédain*).—Moi ? (*Elle redescend, comme pour le braver*).

LE DUC.—C'est la première fois que je puis librement vous parler.

CLAIRE.—Nous n'avons rien à vous dire.

LE DUC (*très doucement*).—Pourquoi essayez-vous de dissimuler avec moi ? Espérez-vous me cacher votre chagrin ?

CLAIRE (*froidement*).—Je n'ai pas de chagrin.

LE DUC.—Je serais heureux si je pouvais vous croire... Mais en m'écoutant... Tenez, en ce moment même, vous avez des larmes dans les yeux... (*L'observant*). Pardonnez-moi mes paroles... mais depuis ce matin, je vous vois nerveuse, inquiète. Tout à l'heure... vous aviez peine à surmonter votre trouble... et vous n'avez pas cessé d'observer votre mari...

CLAIRE.—Eh bien ?

LE DUC.—Eh bien !... M. Derblay était tout à la duchesse... et vous paraissiez souffrir... J'en ai conclu que le bon accord, que vous prétendez exister entre lui et vous n'est pas réel, et qu'il n'apprécie pas à sa valeur le trésor que le hasard, ou plutôt ma mauvaise fortune lui a donné... Alors mille petits faits, autrefois négligés, se sont groupés dans mon esprit, et je suis arrivé à la certitude que vous n'avez pas, quoi que vous en disiez, tout le bonheur que vous méritez.

CLAIRE (*avec force*).—Si cela était, vous seriez le seul, qui n'auriez pas le droit de vous l'avouer, et de me le dire !

LE DUC (*avec passion*).—Claire... Croyez-vous donc